

PIERRE SAUREL

Horreurs nazies



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 018

Horreurs nazies

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 274 : version 1.0

Horreurs nazies

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Rappelé par ses chefs au moment où il allait célébrer son union à la jeune Française Gisèle Tubœuf, IXE-13 dut retourner immédiatement en Angleterre.

Là, il se mit en communication avec son grand chef, Sir George, qui lui donna ses instructions pour sa prochaine mission.

Le Gruppenführer (Général de division) Herman Leptzeg, en charge du grand camp de concentration nazi de V... était tombé entre les mains des alliés.

Ce qui était le plus curieux, c'est que les Allemands eux-mêmes ignoraient ce détail.

Leptzeg était supposé être en tournée d'inspection et on n'attendait son retour au camp de V... que dans quelques jours.

L'Allemand n'avait qu'une légère

ressemblance avec IXE-13.

Les yeux et la stature surtout. Mais le nazi portait une barbe velue qui lui cachait presque toute la figure.

Aussi était-il facile de prendre sa place.

– Vous avez quinze jours devant vous, IXE-13. Laissez-vous pousser la barbe, lui avait dit Sir George. Si elle n'est pas assez longue, vous irez voir un maquilleur qui complétera l'ouvrage. Je veux que vous nous fassiez un rapport détaillé sur ce qui se passe dans ces camps nazis. Il ne s'agit pas pour vous d'essayer de sauver des prisonniers, ce sera impossible, nous le savons. Vous devrez probablement assister impuissant au spectacle que vous offriront les hommes du camp. Plus que ça, vous devrez probablement leur aider. Si vous pouvez faciliter la tâche de quelques prisonniers, faites-le. Mais ne vous exposez pas, nous avons encore besoin de vous.

L'espion canadien avait bien compris sa mission.

IXE-13 alla dès le lendemain rendre visite à

Herman Leptzeg. Il remarqua la façon dont sa barbe était taillée.

Il causa quelques instants avec lui et ensuite il pratiqua l'accent spécial avec lequel Herman prononçait son allemand.

Sir George lui fit parvenir un long rapport concernant le caractère de Leptzeg.

IXE-13 retint surtout les passages suivants :

– On dit qu'Herman Leptzeg est un mou. Il laisse agir les officiers SS et les soldats à leur guise.

Quand l'un d'eux a inventé un nouveau supplice, il s'en réjouit.

Leptzeg passait une grande partie de son temps à assister aux divers tourments ou exécutions.

IXE-13 se passa la main sur le front.

– Hum... ça va être gai... une belle mission qui s'annonce.

Les jours passèrent lentement.

La barbe d'IXE-13 (très forte) poussait à vue

d'œil.

Mais après dix jours, Sir George trouva cependant qu'elle n'était pas tout à fait assez longue.

IXE-13 dut donc se rendre chez un maquilleur qui lui ajouta un peu de poils artificiels.

Lorsque l'opération fut terminée, il aurait été très difficile en regardant l'officier nazi et IXE-13, de dire lequel des deux était véritablement Herman Leptzeg.

Jean Thibault fit des adieux touchants à ses deux amis Français.

Marius Lamouche et Gisèle Tubœuf resteraient en Angleterre durant la mission du Canadien.

On leur avait donné de l'ouvrage de routine.

– Combien de temps dois-je rester ? demanda IXE-13 à Sir George.

– Comme vous voudrez, quinze jours... un mois... lorsque vous aurez assez de détails, vous vous rendrez chez un Français en France occupée. Vous trouverez tous les détails dans

cette grande enveloppe. Ce dernier vous fera passer en France inoccupée. Là vous vous rapporterez au Colonel Mailloux du deuxième bureau français. Ce dernier est au courant de votre mission. Il prendra les précautions nécessaires pour vous faire traverser en Angleterre.

– Bien, Sir.

– Maintenant, demain soir. Il y aura bombardement en Allemagne. Un avion profitera de la bagarre pour vous déposer dans un champ qui a déjà été choisi. De là vous n'aurez qu'à retourner au camp de V...

Le lendemain soir, notre héros montait dans l'avion qui devait le transporter au pays d'Adolf Hitler.

Tout se passa comme l'avait prédit Sir George.

On laissa IXE-13 au milieu d'un champ et ce dernier s'empressa de gagner le village le plus proche.

Grâce aux papiers d'Herman Leptzeg, il

n'était nullement inquieté par les gardes nazies.

Au contraire, ces derniers s'inclinaient devant lui et le saluaient.

IXE-13 gagna aussitôt la gare et s'acheta un billet pour V...

Déjà son travail commençait. Comme par hasard, IXE-13 était justement monté sur un train de prisonniers qu'on devait emmener au camp de concentration.

Un officier s'approcha.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

– Vous êtes de retour au camp, général ?

– Oui, je rentre justement. Et vous, lieutenant, qu'est-ce que vous faites ici ?...

– Nous emmenons de nouveaux détenus.

– Combien sont-ils ?

– 122.

– Où les avez-vous mis ?...

– Dans le dernier wagon, le wagon pour les

animaux.

– Tous dans le même ?

Le lieutenant se mit à rire :

– Oui. Oh, nous avons dû les tasser un peu, mais en frappant fort à coups de bâton ils ont réussi à entrer.

– Des hommes et des femmes ?...

– 28 femmes seulement.

Il faisait nuit et les deux hommes décidèrent de se coucher. On n'arriverait pas au camp avant le lendemain.

– Préférez-vous faire route avec les prisonniers, Général, demanda le lieutenant. Je sais que vous aimez à les suivre.

– Oui, je vais les suivre. Surtout que je n'ai pas vu de ces petits spectacles depuis quelque temps, je veux voir si tout marche à merveille.

– Très bien, général... vous verrez... vous verrez...

Et le lieutenant s'endormit pendant qu'IXE-13 pensait aux 122 malheureux enfermés dans le

dernier wagon.

Le lendemain, le train s'arrêta enfin à la gare de V...

Le lieutenant descendit accompagné de ses acolytes et d'IXE-13.

Le Canadien aperçut non loin de la gare un grand mur cimenté qui faisait un couloir menant directement au camp soit sur une distance de un mille et demi.

Les soldats se dirigèrent vers le dernier wagon et en ouvrirent les portes.

Aussitôt les détenus en sortirent. Ils étaient pâles comme la mort et très faibles.

Le lieutenant les compta. Il n'y en avait que 116.

Il entra alors dans le wagon et aperçut les six derniers prisonniers, 4 femmes et 2 hommes qui gisaient étendus sur le parquet du wagon.

Il se mit à les rouer de coups de pieds.

– Allons, levez-vous tas de bandes de chiens.

Mais ils ne remuaient pas.

IXE-13 lui-même constata que les quatre femmes et l'un des deux hommes étaient morts asphyxiés.

Quant à l'autre, il n'en avait que pour quelques secondes à vivre.

Sachant qu'il en avait le droit, l'espion tira son revolver et acheva le tourment du pauvre homme.

– Mais vous auriez dû attendre général, nous aurions pu le faire souffrir un peu, fit un des soldats.

– À quoi bon perdre un temps précieux. Il y en a 116 qui n'attendent que cela.

Les soldats se réjouirent de ces dernières paroles.

On sortit les six morts du wagon et on les jeta pêle-mêle près de la voie ferrée.

– Nous les enverrons chercher dans un camion pour les jeter au four crématoire.

IXE-13 frissonna.

C'était donc vrai. On jetait les morts et même les vivants au feu.

Souvent, il avait entendu dire que les fours crématoires existaient mais il n'avait pas prêté foi à ces dires.

Aujourd'hui, devant l'horrible vérité, il était bien obligé d'ouvrir les yeux.

Le lieutenant fit placer les prisonniers en rang.

Ces derniers étaient chargés de leurs bagages plus ou moins lourds.

Et la marche commença.

Cependant au bout de cinq minutes environ, le lieutenant leur ordonna de courir.

Quand l'un des prisonniers tombait, qu'il soit homme ou femme, il recevait une grêle de coups de pieds et de coups de poings et si malgré cela il ne se relevait pas, on l'abattait souvent d'un coup de revolver.

Pour sa part, IXE-13 tua cinq malheureux qui ne pouvaient plus marcher. Il faisait par le fait même un véritable acte de charité dont il ne pouvait considérer la portée car il ne pouvait pas deviner tous les supplices qui leur étaient réservés. Enfin, au bout d'une heure environ, le

cortège arriva aux portes du camp.

IXE-13 dut quitter les prisonniers pendant quelques minutes pour se diriger vers son bureau.

Plusieurs hauts officiers SS vinrent le saluer, et se disaient heureux de son retour.

Lorsqu'il fut débarrassé de ces importuns, l'espion canadien décida de se rendre dans la salle d'entrée, où l'on avait conduit les prisonniers.

Huit d'entre eux étaient Juifs.

On sait l'antipathie d'Hitler envers les Juifs. Aussi ces derniers n'avaient aucune chance d'en réchapper.

IXE-13 s'attacha au pas de l'un d'eux, un dénommé Abramovitch dont les papiers indiquaient qu'il était conspirateur.

On emmena le Juif devant un officier qui se mit à lui poser des questions.

On lui demanda le nom de ses parents en des phrases qu'il nous est impossible de reproduire à cause de la censure.

IXE-13 remarqua que le pauvre homme portait les marques de plusieurs coups.

C'est que notre héros avait manqué la cérémonie d'arrivée.

En entrant dans la salle, un groupe de soldats qui traînaient là se précipitèrent sur les prisonniers.

Comme des fous, ils les frappaient à coups de poings, leur arrachaient leurs vêtements, en un mot, ils pouvaient en faire ce qu'ils désiraient.

À la grande surprise d'IXE-13, l'un des capitaines lui demanda :

– Général, si vous voulez donner les instructions aux détenus, nous les réunissons tous dans la grande salle.

– Non, non, capitaine, dit IXE-13, donnez-les vous-même, je vous regarderai.

– Bien, général.

On entraîna Abramovitch dans la grande salle où tous les détenus étaient déjà rendus.

Le capitaine demanda le silence, puis il

commença :

– Vous êtes ici mes prisonniers, dit-il. Vous serez tous bien traités si vous obéissez aux règles. Cependant ceux qui seront pris à désobéir devront être sévèrement punis. Voici les principales instructions avec leurs punitions.

– Toute personne qui essaie ou qui aide une autre à s'échapper du camp sera mise à mort.

– Toute personne qui refusera d'obéir à un ordre d'un des supérieurs sera mise à mort.

– Toute personne qui mangera plus que sa portion sera mise à mort.

– Toute personne qui volera ou qui essaiera de nuire de quelque manière que ce soit sera mise à mort.

– Toute personne qui prêchera une politique contraire à la nôtre sera mise à mort.

Et pendant vingt minutes, le capitaine continua ses instructions qu'il semblait inventer au fur et à mesure.

À chaque fois, on menaçait les prisonniers de la peine de mort.

IXE-13 croyait bien que là se terminerait la cérémonie d'arrivée des détenus mais ce n'était pas tout.

Ce qui allait suivre le surprendrait encore beaucoup plus.

II

Aussitôt qu'il eut terminé son petit discours de recommandations, le capitaine reprit :

– Maintenant c'est le nettoyage, le bain.

Au pas de course, tous les détenus se rendaient à la grande salle de bain.

IXE-13 restait tout près du Juif afin de ne pas le perdre de vue.

– Déshabillez-vous, ordonna le capitaine.

Ils obéirent. Les soldats qui vinrent ramasser les vêtements en profitaient souvent pour s'approprier les quelques objets de valeur que les détenus gardaient encore sur eux.

Puis par petits groupes on les conduisit chez le barbier.

Il y avait quatre barbiers.

Nous disons barbiers, mais IXE-13 les a vus à

l'œuvre. Jamais il n'aurait osé se faire couper un poil par ces « arracheux de tête ».

Bientôt Abramovitch fut appelé à son tour. IXE-13 le suivit.

Tous les barbiers se levèrent en voyant apparaître le général :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler ! Continuez votre travail.

Le Juif fut emmené sur une des dernières chaises. Abramovitch avait une barbe très épaisse et c'est par là que commença le barbier.

Sans même mettre de savon ou quoi que ce soit il prit une vieille tondeuse, non électrique et se mit en frais de raser le pauvre Israélite.

L'homme poussait des cris de douleur et ici et là on voyait sa figure se tinter de rouge.

Les détenus étaient tous rasés ainsi des pieds jusqu'à la tête. Quand ils sortaient de chez le barbier il ne leur restait plus un seul poil sur le corps.

Le barbier fit un signe. Il en avait fini avec le

Juif.

C'était maintenant la désinfection. On expliqua au Juif qu'il ne pouvait se vêtir tout de suite avant d'avoir été désinfecté.

On l'emmena dans une salle de bain où les détenus n'entraient qu'un par un.

Le Juif arriva à son tour.

– Plongez ! ordonna le capitaine.

Le Juif obéit.

Il poussa alors de terribles hurlements se débattant dans l'eau comme un déchaîné.

Chaque fois qu'il essayait de se rapprocher du bord, les soldats le repoussaient au large.

IXE-13 apprit plus tard qu'il y avait un acide dans cette eau. Or on sait comme un liquide acide brûle les éraflures de la peau.

Les soldats riaient à gorge déployée :

– Ça va guérir tes plaies, vieux fou...

– Ça va brûler les microbes.

Enfin après cinq minutes on mit fin aux

tortures de l'homme.

Mais l'acide était entré dans la peau et Abramovitch continuait de crier.

– Aimeriez-vous une douche ? demanda le capitaine.

– Oui...

L'eau allait sans doute débarrasser les pores de la peau du surplus d'acide.

Mais IXE-13 tressaillit lorsqu'il s'aperçut qu'on forçait l'Israélite à passer sous une douche glacée.

Loin de calmer ses douleurs le pauvre homme criait de plus belle.

On mit un terme à son supplice et pendant qu'on l'emmenait au magasin de vêtements un autre détenu entra dans la salle de bain.

IXE-13 en avait eu assez. Il décida de continuer à suivre Abramovitch plutôt que d'assister à une autre baignade.

Tout nu, le prisonnier dut traverser deux grandes cours remplies de petits cailloux qui lui

blessaient les pieds.

Durant l'hiver, plusieurs prisonniers attrapaient une pneumonie et en mouraient.

Le petit groupe arriva enfin au magasin où d'autres détenus attendaient.

On ne prenait aucune mesure pour les vêtements des détenus.

Les soldats leur donnaient un caleçon, une chemise, un pantalon, un gilet et une casquette.

Quelques fois ils héritaient d'une paire de chaussettes ou de souliers.

Vêtus de leurs nouveaux costumes, les détenus se dirigeaient ensuite vers la chambre des valeurs.

Là, on confisquait tout le bagage des prisonniers, du moins ce qui leur restait.

On leur enlevait leur argent, leur montre... etc...

– On vous remettra cela quand vous sortirez du camp.

Et c'était terminé.

Ce fut ce jour-là la première expérience

d'IXE-13 dans le camp de concentration.

Les détenus étaient ensuite emmenés dans leurs casernes et devaient attendre de nouveaux ordres quant à leur travail.

L'espion canadien, écœuré, retourna à son bureau et n'en sortit pas du reste de la journée.

Il avait déjà été prisonnier des Allemands, mais jamais on ne l'avait emmené dans un camp si bien organisé.

Ce soir-là, IXE-13 mit plus d'une heure à s'endormir. Il s'attendait maintenant au pire.

IXE-13 venait de finir de déjeuner lorsque le sous-lieutenant Drisel lui demanda :

– Général ?

– Oui.

– Aimeriez-vous à assister à l'inspection de bocks (Casernes) ?

– Oui, je vais y assister ce matin.

L'espion canadien pensa :

– Ce sera un repos pour moi.

Dix minutes plus tard, le sous-lieutenant et deux soldats commençaient leur inspection.

Certains bocks étaient remplis de lits à trois étages, d'autres à deux étages.

Sur chaque lit, il y avait un oreiller et deux couvertures minces. Celle du dessus était une couverture à carreaux.

L'inspection commença.

Le sous-lieutenant s'approchait tout d'abord de l'oreiller et la regardait.

Si les coins de cette dernière ne tombait pas directement à angle droit il prenait aussitôt le nom du détenu.

Ensuite l'officier regardait le matelas. Si ce dernier avait un creux au milieu, le prisonnier était certain d'obtenir une punition.

Mais le pire, c'était l'inspection de la couverture du dessus.

Comme nous l'avons dit c'était une couverture à carreaux.

Le sous-lieutenant s'enlignait. Si les carreaux n'étaient pas en ligne droite ou s'il y avait un pli sur la couverture le nom du détenu était aussitôt pris.

L'inspection dura plus d'une heure.

IXE-13 déclara que plus de la moitié des noms des prisonniers furent mis sur la liste noire...

L'espion canadien retourna à son bureau. Son secrétaire l'attendait.

– Général, nous avons un prisonnier qui doit parader devant tous ce matin.

– Ah !

– On l'accuse de vol. Quand vous voudrez le juger, vous n'aurez qu'à me sonner.

– Très bien.

Seul dans son bureau, IXE-13 se passa la main sur le front.

C'était la première fois qu'il aurait à punir un de ses alliés.

Il aurait aimé le ménager mais le pouvait-il ?

IXE-13 lut le dossier pour savoir de ce qu'on

l'accusait, mais le dossier ne donnait pas de détails.

Le prisonnier était un Français du nom de Bourmont.

Il était âgé de soixante-sept ans.

IXE-13 sonna et le secrétaire parut :

– Faites entrer le dénommé Bourmont.

Le secrétaire ressortit.

Quelques secondes plus tard, un grand vieux parut encadré de trois soldats.

– C'est vous Bourmont ? demanda IXE-13.

– Oui.

– Quel vol a-t-il commis ?

L'un des soldats s'approcha et conta l'histoire suivante.

Bourmont travaillait dans les écuries et devait soigner les chevaux.

La veille il avait été condamné à deux jours au pain à l'eau parce que ses bottines toutes usées avaient été mal astiquées.

Or le pauvre vieux avait profité d'un moment d'inattention de son gardien pour plonger la main dans un des sacs d'avoine destinée aux chevaux.

Il en avait mangé une poignée.

– C'est une offense grave, dit le soldat, parce que tout d'abord il a désobéi en mangeant autre chose que de l'eau et du pain. Deuxièmement, il a volé la nourriture appartenant aux chevaux et troisièmement nous pourrions appeler cela du sabotage. Je demande donc pour le détenu Bourmont une punition de vingt-cinq coups de fouet.

IXE-13 réfléchit quelques secondes.

Le soldat l'avait tiré d'une impasse en mentionnant lui-même que la punition devait être de vingt-cinq coups de fouet.

– Bourmont travaille-t-il sous vos ordres ? demanda IXE-13.

– Oui, général.

L'espion venait d'avoir une idée.

– Votre nom ?

– Fritz Lung.

– Eh bien Fritz qu'est-ce que cela signifie, vous n'êtes pas capable de surveiller vos hommes comme il faut...

– Mais général j'ai plus de vingt hommes sur mes charges.

– Ça n'a pas d'importance. Vous ne devriez pas laisser commettre un seul vol de cette importance. Vous êtes aussi responsable que Bourmont.

IXE-13 se tourna vers le soldat :

– Comptez-vous chanceux Fritz que je ne vous condamne pas au fouet. Si Bourmont a volé c'est votre faute. Il n'est pas entièrement responsable. Mais il faut quand même le punir. Vu les circonstances, je ne le condamne qu'à cinq coups de fouet.

Fritz était chanceux de s'en tirer ainsi.

– Très bien général, c'est une punition très juste.

Malgré le tragique de la situation, le Français adressa un regard plein de reconnaissance à celui

qui le sauvait de vingt coups de fouet.

– Reconduisez le détenu à son travail et vous, Fritz, surveillez vos hommes, c'est votre dernière chance.

Les soldats saluèrent entraînant leur prisonnier.

IXE-13 était heureux.

– Si je puis toujours m'en tirer aussi facilement, tout ira bien pour les prisonniers, mais hélas, je ne suis pas le seul à donner les punitions.

Notre héros aurait bien pu ne rien donner du tout à Bourmont, mais il avait peur des critiques.

III

Aussitôt que le dîner fut terminé, IXE-13 décida d'aller voir une partie des détenus au travail.

Il sortit accompagné de deux de ses officiers.

Il fit presque le tour de camp.

Le soir, il assistait à une sorte de parade durant laquelle on donnait les punitions aux prisonniers.

Dès le deuxième jour qu'il passa au camp, IXE-13 s'aperçut vite que jamais il ne pourrait faire un rapport à ses chefs à moins de prendre des notes.

Aussi à partir du 16 août, il décida de tenir un journal.

Voici en résumé, les parties les plus intéressantes de ce journal d'IXE-13 écrit au camp de concentration de V...

16 août :

Ce matin, je commence ma deuxième journée comme chef du camp de concentration. J'ai fait l'inspection des lits accompagné de soldats, puis durant l'après-midi je me suis rendu aux endroits où les détenus accomplissaient leur besogne.

Il y a deux genres d'ouvrage réservé aux détenus.

Les ouvrages de l'intérieur et ceux de l'extérieur.

Il va sans dire que le travail accompli à l'intérieur est beaucoup moins pénible que celui de l'extérieur.

Tout d'abord, dès leur arrivée au camp, les détenus subissent un questionnaire.

Ceux qui connaissent déjà un métier quelconque sont les plus chanceux. Les autres doivent se contenter de l'ouvrage qu'on leur donnera.

À l'intérieur, j'ai visité la cordonnerie, les tailleurs, la cuisine et la buanderie.

À ces deux dernières places, il s'est passé des

incidents qui valent la peine d'être racontés.

On avait demandé des volontaires pour la cuisine des officiers. Il va sans dire que plusieurs détenus s'avancèrent. La cuisine était en effet une position très convoitée.

Les détenus y travaillant, pouvaient souvent se nourrir à même les restes des meilleures viandes.

Parmi les volontaires, il y avait un Franciscain. Sur le coup l'officier en charge de la cuisine ne s'en était pas aperçu car comme tous les autres prisonniers, le prêtre n'était vêtu que de pantalons et d'une chemise.

Mais une dizaine de minutes plus tard en consultant les dossiers, l'officier s'aperçut bien vite de la véritable identité du prêtre.

Il l'apostropha aussitôt :

– Comment se fait-il que vous soyez ici, la soutane ?

– Vous avez demandé des volontaires pour la cuisine.

L'officier se mit à rire :

– Oui, des volontaires, mais pas des curés qui vont venir s’engraisser le ventre à nos dépens.

– Je puis retourner à mon ancien travail.

– Un instant, restez ici.

L’officier se dirigea vers le fond de la cuisine. J’observais son manège me demandant ce qu’il allait faire.

Il revint après une dizaine de minutes tenant un gros panier de pommes dans ses mains.

Toutes les pommes étaient attachées une à une formant trois grandes séries, trois chapelets.

L’officier les passa au cou du Franciscaïn.

– Tu aimes à prier Dieu, eh bien, tu vas dire ton chapelet.

Les pommes descendaient aux genoux du prêtre.

L’officier se tourna vers moi, et les deux autres qui m’accompagnaient comme pour avoir notre assentiment.

Je dus faire comme mes compagnons et approuver sa conduite.

L'officier emmena le prêtre dans la cour et là il lui mit une grosse roche sur les épaules.

– Au lieu de travailler, tu vas te promener comme ça pendant trois jours, de huit heures du matin à cinq heures du soir et pas de nourriture. Compris ?

À la buanderie, nous arrivâmes à temps pour entendre un sergent apostropher un des travailleurs.

– Vous ne travaillez pas ?...

– Si.

– Non, je vous ai vu tout à l'heure. Vous vous êtes croisé les bras pendant environ une minute, nous n'avons pas de temps à perdre ici. Au mur.

Le détenu semblait connaître la punition, car il alla directement au mur. Il se leva les bras en l'air et se mit à faire des génuflexions.

– 100 génuflexions, ordonna l'officier.

Cinq minutes plus tard, comme le prisonnier semblait fatigué le sergent lui ordonna de cesser.

– Je vais changer ta punition. Tu vas te

promener dans la buanderie et si tu vois quelqu'un qui flâne, tu le feras coucher sur la table et lui donneras vingt-cinq coups de bâton, et tu fais mieux d'en trouver, car autrement, c'est moi qui te les donnerai.

Et comme nous quittions la buanderie, l'homme était justement à battre un de ses compagnons.

17 août :

Aujourd'hui, j'ai regardé travailler ceux qui sont à l'extérieur.

L'un des plus durs travaux est celui de jardinier.

Le jardinier doit durant toute la journée transporter des pierres, de la terre, etc...

Parmi ces derniers, il y avait un Polonais qui essayait de soulever une pierre trois fois plus grosse que lui.

Un soldat SS était à ses côtés et lui criait :

– Lève cette roche-là que je te dis...

Le SS enrageait devant le refus du Polonais.

Soudain il lui lança un coup de pied dans l'aine.

Le détenu s'écrasa de tout son long sans connaissance. On dut l'envoyer à l'infirmerie.

Mais c'est parmi les casseurs de cailloux que je vis la scène la plus effroyable.

Deux Juifs, fatigués à mort, se tenaient à peine debout.

Le lieutenant, en charge des travailleurs, appela un autre homme. J'appris plus tard que c'était un Anglais.

– Venez ici, dit-il. Puis, s'adressant aux deux Juifs, il leur montra un grand trou creusé à leurs pieds.

– Couchez-vous là-dedans.

Grelottant de peur, les deux Juifs obéirent.

– Et vous, dit le lieutenant à l'Anglais, enterrez-les.

Mais ce dernier ne voulut pas se rendre à la demande de l'officier.

– Très bien.

S'adressant aux Israélites, il leur ordonna :

– Relevez-vous.

Ils obéirent. Ce fut au tour de l'Anglais de se coucher dans le trou.

Espérant se sauver, les Juifs se mirent à l'enterrer. La terre tombait sur le corps du détenu qui essayait de se débattre.

Bientôt il ne restait que la tête qui émergeait du trou.

– Déterrez-le maintenant, dit le lieutenant.

Surpris, les Juifs se mirent à la besogne.

– À votre tour maintenant.

Sachant le sort qui l'attendait, l'Anglais ne se fit pas prier pour enterrer ses deux compagnons.

Lorsqu'ils furent entièrement recouverts, le lieutenant se mit à piétiner la terre, riant aux éclats.

18 août :

Les mêmes scènes se renouvellent à peu près tous les jours. Aussi, aujourd'hui, j'ai décidé d'écrire en quelques lignes l'emploi de toute la

journée du détenu, du matin jusqu'au soir.

Tout d'abord, à quatre heures trente, de violents coups de sifflet retentissaient.

Les détenus devaient se lever en vitesse.

Ils avaient exactement une demi-heure pour se laver, se raser et faire leur lit.

Mais ils ne s'habillaient pas tout de suite. Ils devaient, à cinq heures, sortir de leurs baraques et se rendre sur le terrain d'appel.

C'est là qu'avaient lieu les exercices physiques. Pendant plus d'une heure, les concentrationnaires devaient, pieds nus et vêtus d'un simple caleçon, se rouler dans la boue.

Puis c'était le retour à l'intérieur.

On donnait alors aux détenus leur portion de pain.

Cette portion consistait en une tranche de pain et un peu de margarine.

Ils n'en recevaient pas d'autres de toute la journée.

Par rang, les prisonniers se rendaient jusqu'à

la salle à déjeuner.

Le menu du matin consistait à choisir entre un bol de soupe très claire ou une tasse de café non sucré.

Puis, au commandement, c'était le retour sur le terrain de la parade.

Là avait lieu l'appel qui durait plus d'une heure.

L'appel du matin était le plus facile car durant la nuit on avait biffé les noms des blessés ou des morts.

Il était très rare qu'il y avait des absences.

Puis au son de l'orchestre, les détenus se divisaient par groupes et se rendaient au travail.

Quelques groupes travaillaient sans arrêt jusqu'au soir.

D'autres avaient une pause d'une demi-heure à midi.

Durant cette pause, ils se rendaient à la salle à dîner où ils recevaient leur seul repas chaud.

Ce repas consistait en un maigre plat de

légumes ou de viande. Pas de breuvage.

Ceux qui ne mangeait pas le midi ne prenaient leur repas que le soir.

Donc, il n'y avait qu'un seul repas par jour, celui du matin ne pouvant compter comme tel.

À sept heures du soir, le travail cessait.

Tous les détenus revenaient sur le terrain de parade et là l'appel recommençait.

Cette fois, il était plutôt rare qu'il ne manquât pas quelques prisonniers.

Les détenus devaient alors rester debout jusqu'à ce que l'on retrouve ceux qui manquaient.

Il va sans dire que ces derniers n'éprouvaient aucune sympathie de la part de leurs camarades.

Ce qui est le plus curieux, c'est que même les blessés et les morts devaient se rendre à l'appel du soir.

On les étendait sur la terre fraîche en avant des autres prisonniers vivants.

Si à neuf heures l'appel n'était pas terminé,

tous entraient à l'intérieur pour reprendre leur place dans une grande salle.

Pourquoi quittaient-ils le terrain de parade ?...

Simplement parce qu'à neuf heures il y avait obscurcissement complet au dehors.

Mais j'ai entendu dire qu'en 1939, les détenus restaient souvent des heures et des heures, même pendant les plus gros froids, debout sur le terrain attendant le retour de ceux qui manquaient.

Lorsque l'appel était terminé, le moment le plus dramatique de la journée était arrivé.

C'était l'heure des châtiments.

L'officier en charge ce jour-là commençait l'appel de ceux qui avaient commis quelques infractions durant la journée.

Ces derniers s'avançaient craintifs devant l'officier.

La liste des offenses commençait. Offenses ridicules qui portaient à rire. Les punitions étaient moins drôles.

Ainsi pour avoir mal astiqué ses souliers, un

détenu dut recevoir vingt coups de fouet.

Pour les avoir trop bien astiqués et ainsi avoir perdu son temps, un autre détenu reçut, lui aussi, vingt coups de fouet.

Pour avoir déchiré ses vêtements en transportant des pierres, 10 coups de fouet.

Pour avoir volé un vieux sac de papier ayant déjà contenu du ciment, afin de protéger son habit en transportant des pierres, un détenu fut accusé de sabotage et reçut 40 coups de fouet.

Pour avoir éternué ou toussé sur la place d'appel, même après une heure sans bouger, 10 coups de fouet.

Le fouet était donné devant tous les détenus.

Il y avait une table appelé chevalet. On transportait cette table au centre de la cour ou de la salle.

Le détenu était couché sur le ventre mais les genoux repliés pour qu'il aie le dos soulevé.

On le mettait à nu et le martyre commençait.

C'étaient toujours des camarades qui

frappaient sur leurs camarades.

Les officiers les avertissaient à l'avance que s'ils ne frappaient pas assez fort, ils prendraient à leur tour, place sur le chevalet.

Inutile de dire que les pauvres détenus, la rage au cœur devaient y aller de toutes leurs forces.

Lorsque les dix ou quinze ou vingt coups avaient été donnés, les SS détachaient le prisonnier, l'enlevaient de sur le chevalet et après lui avoir versé sur ses plaies une bouteille à base de teinture d'iode, il le laissait s'écraser sur le plancher ou la terre.

Inutile de dire que l'homme se tordait de douleurs, mais plus il criait, plus les officiers enrageaient.

Ils le frappaient à coups de pieds, à coups de poings, jusqu'à ce qu'il se taise.

J'ai vu, hier, un homme condamné à cinq coups de bâton, mourir sur la place d'appel.

Et tous les détenus assistaient à cette séance de supplices.

Lorsque le tout était terminé, les détenus

avaient ce qu'on appelle le temps du repos.

Ceux qui n'avaient pas mangé le midi, pouvaient aller prendre leur plat de viande.

D'autres devaient continuer à travailler. Certains se couchaient tout de suite.

Souvent en entrant dans leur baraque, les concentrationnaires trouvaient tout sans dessus dessous.

Les officiers qui avaient fait l'inspection des lits ouvraient souvent les tiroirs de bureau, jetaient les matelas, oreillers et couvertes par terre, lançaient le linge un peu partout.

Il s'ensuivait des batailles entre les détenus qui essayaient de retrouver leurs biens.

Enfin, rompus de fatigue, les prisonniers parvenaient à s'endormir.

Mais on m'a raconté, je ne l'ai pas encore vu, que la nuit les officiers faisaient des visites nocturnes, surtout en hiver.

Les prisonniers, comme vêtements de nuit, avaient le droit de porter une chemise spéciale, mais c'était tout.

Durant les gros froids, quelques-uns passaient des chaussettes à leurs pieds ou glissaient quelque chose sur leurs jambes.

Lors des visites nocturnes, les officiers entraient dans les baraques à toutes heures de la nuit.

Ils criaient :

– Tout le monde debout et dehors.

En chemise de nuit, tous les prisonniers sortaient, qu'il fasse froid ou chaud, qu'il pleuve ou qu'il neige.

De plus, ils étaient tous nus-pieds.

Les officiers faisaient alors l'inspection. Ceux qui étaient surpris à porter autre chose que leur chemise se voyaient mettre complètement à nu et toutes les nuits pendant une semaine, ils étaient obligés de se promener de long en large dans la cour.

On m'a dit qu'en hiver, 139 hommes sont morts de froid à cause de ces imbécilités.

Mais ces inspections nocturnes n'arrivaient pas trop souvent, heureusement.

Les prisonniers pouvaient dormir jusqu'à quatre heures et demie alors que d'autres coups de sifflet retentissaient.

C'était une nouvelle journée de travail, de peur et de souffrances qui se levait à l'aurore.

IV

19 août :

Mon travail se continue comme à l'ordinaire. Impuissant, je dois assister au massacre des innocents. Toutes les journées sont semblables.

Aujourd'hui, il m'a été donné de voir un autre genre de punition.

Cinq détenus avaient été surpris à fumer dans les baraques. C'était strictement défendu.

L'officier en charge leur donna comme punition, « la suspension ».

J'ignorais complètement ce qu'était ce genre de supplice.

Tout d'abord, on attachait solidement les bras des détenus dans le dos.

Il va sans dire, qu'auparavant, les cinq détenus avaient été complètement déshabillés.

Lorsqu'ils furent solidement attachés, on le souleva de terre pour les pendre par la corde.

Ils étaient pendus à des arbres et à plus de six pieds de terre.

Les jambes se trouvaient donc à pendre dans le vide.

Les bras étaient retournés en arrière, les prisonniers se brisaient les épaules au milieu d'atroces douleurs.

Leurs cris se répercutaient dans tout le camp.

Je croyais que là se terminait le supplice, mais non.

Les hommes restèrent attachés à leur arbre pendant plus de deux heures.

Les officiers et les soldats, qui avaient terminé leur corvée, se promenaient armés de gourdins.

Ils s'amusaient à frapper les détenus soit sur les pieds, en pleine figure ou plus souvent sur les parties sexuelles.

C'était probablement l'un des supplices les plus douloureux qu'on pouvait infliger aux

concentrationnaires.

20 août :

Aujourd'hui, j'ai rencontré le père Franciscaïn qui a maintenant fini sa punition.

Le pauvre homme a tenu bon jusqu'au bout, mais il est maintenant à bout de forces. Pour moi, il n'en a pas pour longtemps à vivre.

Depuis mon arrivée au camp, c'est la première journée que les détenus peuvent jouir d'un peu de repos.

Il faut dire cependant que c'est aujourd'hui dimanche.

Oh ! il y a bien quelques groupes qui doivent travailler quand même, mais en général on se repose.

C'est avec surprise que je me suis aperçu que les prisonniers s'étaient organisés quelques loisirs.

Cet après-midi, il y a eu une partie de football, entre les habitants de deux baraques.

Aussi ridicule que cela puisse paraître, les détenus trouvent quand même la force de faire du sport.

On m'a même dit qu'il existait huit équipes de football dans le camp.

D'autres jouaient au baseball, d'autres au volley-ball.

Mais ce que j'ai trouvé de pire, c'est que certains pratiquaient la boxe.

Non contents de se faire frapper par les SS, les détenus se battaient entre eux.

De pauvres prisonniers ayant peine à se tenir debout, assistaient avec plaisir au spectacle que leur donnaient les boxeurs.

Jamais je ne comprendrai comment tous ces concentrationnaires pouvaient s'adonner à de tels sports.

Comme je l'ai déjà mentionné, il y avait un orchestre dans le camp.

Cet orchestre était composé de détenus, anciens musiciens qui avaient obtenu la permission d'égayer leurs camarades.

Tous les jours, ils avaient une heure de pratique et le dimanche après-midi, quand le camp ne travaillait pas, ils donnaient un concert.

D'autres détenus restaient tout simplement dans leurs baraques.

On avait installé un radio avec des hauts parleurs dans chaque baraque.

Il va sans dire que l'on ne faisait écouter que les émissions qui plaisaient particulièrement aux officiers, émissions qui consistaient surtout en musique.

Parmi les prisonniers qui demeuraient dans leurs baraques, certains s'adonnaient à la lecture.

Je fus très surpris de voir que la bibliothèque du camp était assez bien garnie.

Les livres avaient été fournis par les détenus eux-mêmes qui les avaient reçus de leurs parents ou leurs amis.

Cependant le nombre de ceux qui s'adonnaient à la lecture était très minime. La plupart préféraient se reposer des fatigues de la semaine.

Le soir, il y eut du cinéma dans le théâtre du

camp de V...

Les détenus payaient leur entrée. On y jouait des documentaires et une comédie.

Bien des gens n'avaient pas la force de s'y rendre, d'autres, au contraire, attendaient l'heure d'ouverture avec impatience.

Ils trouvaient dans ce délassement une nouvelle force pour entreprendre la semaine qui allait commencer bientôt.

22 août :

Hier, pour la première fois, je sortis du camp.

Accompagné de deux autres officiers, nous allâmes passer quelques heures à V...

Lorsque je revins au camp, la journée était maintenant terminée et les détenus étaient de retour de leur travail.

Les renseignements que m'a demandés Sir George sont presque complets, mais je me demande si j'aurai la force de les lui donner.

Avant de terminer mon journal, il faudrait que

je me renseigne pour savoir de quelle manière les détenus sont soignés. Demain, j'irai visiter l'infirmerie.

23 août :

Pour un détenu, tomber malade est probablement ce qui peut lui arriver de pire.

Aujourd'hui, j'ai visité l'infirmerie.

J'ai questionné adroitement les SS et détenus pour savoir exactement tout ce qui se passait.

Tout d'abord, un prisonnier qui se sentait malade et qui éprouvait le désir de se rendre à l'infirmerie en faisait la demande à l'officier, le sergent ou le caporal en charge de son groupement.

Cette permission était presque toujours accordée.

Le détenu se mettait donc en route pour l'infirmerie.

Il y avait deux routes. L'une était pavée, c'était un beau chemin menant tout droit à la

porte principale de l'hôpital.

La seconde n'était pas une route du tout.

C'était un chemin rempli de troncs d'arbres, de fils barbelés, de roches, de boue, que les concentrationnaires devaient traverser avec leurs bottines ou leurs souliers usés à la corde.

Si l'un d'eux se risquait à emprunter la route pavée, il en était immédiatement chassé à coups de bâton, car ce chemin était réservé aux officiers et soldats du camp.

La devise du camp était tout simplement :

– Ici, les détenus sont bien portants, ou...
morts.

En arrivant à l'infirmerie, les malades attendaient en ligne à la porte.

Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, ils devaient passer quelquefois des heures à attendre avant d'être admis.

Le portier, un colosse dépassant six pieds et portant le prénom d'Otto, faisait la première inspection.

Il passait les malades en revue, les frappant à coups de poings, à coups de pieds et à coups de bâton.

Bien des malades se sentaient aussitôt guéris et prenaient la fuite.

Ceux qui restaient avaient la chance de voir le médecin.

Lorsque ce dernier arrivait, il faisait un bref examen et admettait à l'intérieur ceux qui semblaient être malades.

L'un des services les plus perfectionnés était celui de l'art dentaire.

Le chef de cette partie de l'infirmerie était un caporal SS du nom de Dried.

Dried était le premier à inspecter la bouche des malades.

S'il y voyait une dent en or, il l'arrachait immédiatement.

Les dentistes étaient eux-mêmes des détenus.

À la longue, ils avaient pris de l'expérience, mais on dit que, dans les premières années du

camp, il est arrivé souvent que des détenus ont dû se faire arracher quatre à cinq dents saines avant que le dentiste improvisé n'attrape celle qui les faisait souffrir.

Souvent les dents étaient cassées et la douleur, loin d'être atténuée, ne faisait qu'empirer.

Mais aujourd'hui les dentistes avaient de l'expérience.

Je puis dire, sans exagérer, que plusieurs arrachaient les dents presque sans douleur même sans les « geler ».

Il y avait aussi une salle dentaire pour les soldats.

Contrairement à celle des détenus, là, on faisait tout le possible pour que les officiers et les autres SS gardent leurs dents.

Quand un détenu mourait, on inspectait immédiatement sa bouche et s'il avait des dents en or on les lui enlevait pour faire fondre le produit précieux et fabriquer d'autres dents pour les soldats.

Quant aux autres malades, en entrant dans

l'infirmierie, ils devaient enlever leurs souliers pour ne pas salir les parquets.

Ils les laissaient à la porte et souvent lorsqu'ils revenaient, les souliers étaient disparus.

Les détenus devaient partir nus-pieds.

Là, sur un ordre d'un officier, les prisonniers devaient se déshabiller des pieds à la tête, quel que soit leur mal.

Les infirmiers (des détenus naturellement), examinaient leurs camarades.

Le traitement était presque toujours le même. Pour les coupures ou autres blessures extérieures, l'iode.

Pour les maux intérieurs, on donnait des aspirines.

Seuls ceux qui avaient des graves blessures étaient bien traités et soignés du mieux possible par les infirmiers-détenus.

Quand les infirmiers avaient terminé leur examen, on appelait le médecin pour les cas spéciaux.

À l'infirmierie, il y avait un nombre insuffisant de lits.

Quand il y avait des blessés le soir, on les emmenait à l'infirmierie dans des ambulances.

Les malades étaient placés dans une salle d'admission.

Ils devaient attendre là toute la nuit.

Qu'ils soient atteints de maladies contagieuses ou non, ils restaient tous ensemble.

Plusieurs de ces blessés mouraient durant la nuit.

Le lendemain, les malades encore vivants étaient emmenés dans la salle d'examens.

Là, ils étaient classés, mais non pas d'après leurs maladies, mais bien d'après leur nationalité.

Le docteur commençait son examen.

Ceux qui étaient trop malades, il les envoyait chez un infirmier.

Ce dernier leur donnait une piqûre mortelle.

Les autres étaient admis. On les soignait le mieux possible, mais on manquait de remèdes.

Lorsqu'il y avait trop de malades à l'infirmerie, le docteur faisait un examen général.

Les plus malades recevaient la fameuse piqûre et on les remplaçait par des nouveaux détenus.

Les docteurs des camps de concentration, étaient plutôt des bourreaux que des médecins.

Il y avait des opérations et même des amputations pour le simple plaisir de la chose.

Ils se livraient à plusieurs expériences.

Il va sans dire que les malades n'étaient pas endormis.

Quand un malade guérissait on l'envoyait dans le peloton des convalescents.

Ces derniers travaillaient comme les autres.

Leur ouvrage consistait principalement à transporter du bois pour la construction.

La plupart des détenus ignoraient ce qui les attendaient quand ils décidaient de se présenter à l'infirmerie.

S'ils avaient su, ils auraient préféré endurer leur mal plutôt que d'aller se jeter au devant de la

mort.

Voilà comment étaient soignés les détenus des camps allemands.

Je crois que maintenant mon journal est complet.

Voilà une dizaine de jours que je suis ici et il est temps que je m'éloigne de ce lieu infect.

Mais je vais essayer autant que possible de sauver avec moi quelques détenus, les arracher aux mains de leurs bourreaux.

Y parviendrai-je ?

V

IXE-13 considérait maintenant sa mission comme terminée.

Il n'avait qu'à suivre les ordres de ses chefs et retourner en Angleterre.

Mais c'était beaucoup trop facile pour lui.

Après avoir vu tous ces malheureux subir les pires infamies, il s'était mis dans la tête de trouver un moyen pour en sauver quelques-uns.

Mais deux questions se posaient à son esprit.

Qui ?... et comment les sauver ?...

S'il dévoilait à un prisonnier du camp sa véritable identité, ne risquait-il pas que ce prisonnier le rapporte pour s'attirer les faveurs des haut-placés ?

Pendant une journée entière, il réfléchit à ce qu'il devait faire.

Puis il appela son secrétaire.

– Vous m’avez sonné, capitaine ?...

– Oui, je désirerais voir un de nos détenus dont j’ai oublié le nom... c’est un prêtre... un Franciscain... il a été puni dernièrement et j’aimerais causer un peu avec lui. J’ai beaucoup admiré son courage.

Le secrétaire sourit :

– Je comprends, général, vous désirez le mettre à nouveau à l’épreuve ?...

– Justement, je veux voir si ce curé pourra tout supporter ce que j’ai l’intention de lui faire.

– Bien, général, je vais faire les recherches et vous emmener votre homme.

Après plusieurs heures de recherche, il trouva enfin le Franciscain.

– C’est vous le curé ?... Répondez ?...

– Je me nomme Lafond, et je suis Franciscain...

– Ça n’a pas d’importance, le général veut causer avec vous... le général, vous entendez ?...

– Oui.

– Allons, marchez devant maintenant...

L'autre s'empara d'un long bâton.

– Vous allez vous rendre là-bas en dansant...

Et il se mit à frapper les pieds du Franciscain qui devait sauter pour ne pas se faire attraper.

L'abbé Lafond avait hâte d'être rendu au bureau du général.

Mais une autre question le tourmentait.

– Pourquoi ce dernier me fait-il demander ?...
qu'est-ce que j'ai fait ?... Va-t-on m'imposer un
nouveau supplice...

Comme il arrivait devant la porte du bureau, il
leva les yeux au ciel et murmura :

– Mon Dieu... que votre volonté soit faite.

– Voici le curé, dit l'un des SS.

– Très bien. Suivez-moi, dit le secrétaire... Il
frappa à la porte du bureau de son chef.

– Entrez, cria IXE-13 d'une voix gutturale.

Le secrétaire ouvrit la porte.

– Voici l’homme que vous vouliez voir, général.

– Très bien.

D’une voix rauque IXE-13 cria presque.

– Avancez devant mon bureau.

Le secrétaire sortit laissant le prêtre et IXE-13 seuls.

– Vous êtes prêtre, n’est-ce pas ?...

– Vous devez le savoir.

– Votre nom ?

– Louis Lafond.

– Français ?

– Oui.

IXE-13 se leva et avança une chaise. Le prêtre le regardait agir avec surprise.

D’une voix prononçant très bien le français, IXE-13 lui dit :

– Asseyez-vous, monsieur l’abbé...

L’autre hésita. Il avait peur que ce soit un nouveau truc.

- N’ayez point crainte, asseyez-vous.
- Vous... vous parlez français, général ?...
- Comme vous voyez...
- Monsieur l’abbé, je voudrais que vous vous croyiez ici comme au confessionnal. Tout ce que je pourrai vous dire, vous devrez l’oublier en sortant d’ici.
- Bien...
- Je vais vous faire une révélation étonnante, je ne suis pas le général Leptzeg.
- Monsieur l’abbé, je suis un Canadien français.
- Quoi ?... Canadien...
- Oui, je vous supplie de ne pas me questionner. Je ne puis vous expliquer comment il se fait que je sois rendu en charge du camp de concentration de V... mais pour vous et les autres je suis un ami.

Le ministre de Dieu se frotta les yeux :

- Je dois rêver...
- Non, vous ne rêvez pas. J’ai mis beaucoup

de temps à me confier. Mais maintenant que ma mission ici est terminée.

– Votre mission ?...

– Parfaitement, j'avais une mission à accomplir. Je dois retourner en Angleterre.

– Impossible, vous ne retournerez même pas en France.

– Si, mon père, tout est prévu à l'avance.

– Où voulez-vous en venir, général ?...

– Voici. J'ai étudié de près les souffrances de ces malheureux. Je ne puis me résigner à les quitter ainsi sans faire des efforts pour en ramener quelques-uns avec moi.

– Ah !

– Alors, mon père, voici ce que je vous offre. Aimeriez-vous à sortir du camp de concentration ?

– Vous me posez cette question ?... Mais tous les détenus répondraient oui.

– Alors, moi je vous offre la possibilité. Je vais vous sauver et nous allons essayer d'en

sauver un ou deux autres avec vous...

Le prêtre garda le silence quelques secondes, puis il se leva.

Il tendit la main à IXE-13.

– Permettez-moi de serrer la main de cet homme courageux qui pense à tirer ses amis de la misère.

– Tout le monde ferait comme moi, mon père.

– Non, pas tout le monde. La preuve, c'est que moi-même, tout à l'heure, j'ai failli préférer mon propre sort à celui des autres.

– Que voulez-vous dire ?

– Votre proposition a failli m'intéresser.

IXE-13 sursauta :

– Mais elle est tout à fait sérieuse, monsieur l'abbé.

– Je n'en doute pas, mais je vais vous parler à mon tour, mon ami...

– Je vous écoute.

– Renoncez à l'idée de sauver avec vous

quelques réfugiés.

– Pourquoi ?...

– Parce que vous délivreriez deux ou trois malheureux et tout le camp, des milliers de détenus en souffriraient.

IXE-13 n'avait pas pensé à cela.

– Le soir, lorsqu'arriverait l'heure d'appel on remarquerait notre absence, et les détenus commenceraient tout de suite à payer.

Et le Franciscain lui raconta que les détenus étaient déjà demeurés vingt-deux heures debout dans la cour.

Deux prisonniers s'étaient échappés.

Le général avait ordonné :

– Recherchez-les. Les prisonniers vont attendre ici le retour de leurs camarades.

Deux jours plus tard, on retrouvait les détenus évadés.

On les fit déshabiller sur la place puis deux bourreaux s'avancèrent armés de longs couteaux.

Puis, ce fut le dépeçage.

On commença par les scalper tout comme le faisaient les sauvages au premier temps de la colonie.

Puis on leur creva les yeux, on leur arracha les oreilles, le nez... les doigts des mains et des pieds.

On prenait bien garde de ne pas les faire mourir tout de suite.

Le médecin leur amputa ensuite les deux bras et les deux jambes, puis on les plaça dans une caisse.

Les deux caisses étaient très petites, mais à force de pousser, les deux hommes avaient réussi à y entrer.

Un autre SS s'approcha et armé d'un marteau et de longs clous, il se mit à entrer des clous un peu partout dans les caisses de bois.

On entendait les cris des malheureux infirmes.

Ce ne fut pas long qu'ils succombèrent à leurs blessures.

Et le Franciscain conclut :

– C'est la pire exécution que j'aie vue. Et vous

voyez, ça n'a pas payé ces deux hommes. Ils ont été repris et martyrisés. Tout le camp est resté vingt-deux heures debout, et ce n'est pas tout. Comme on soupçonnait que quelqu'un avait dû aider les deux hommes à s'évader, mais qu'on ne savait pas qui, on passa tout le camp à la bastonnade. 25 coups à tous les détenus. Les vieux comme les jeunes, et les faibles et les malades, comme les forts et bien portants.

IXE-13 avait frissonné durant le récit du Franciscaïn.

– Maintenant, si vous êtes toujours décidé à sortir quelques détenus avec vous, je ne vous trahirai pas, je vous en donne ma parole, mais je ne vous offrirai pas mon aide.

L'espion canadien était tout ému.

– Mon père, vous parliez tout à l'heure de courage. Mais je vous admire, je suis loin d'être courageux près de vous...

– Mais...

– Mon père, je m'étais mis en tête de sauver quelques concentrationnaires, mais je n'avais pas

pesé les conséquences de mon acte. Je vous remercie de m'y avoir fait penser.

– C'est moi qui vous remercie.

Le prêtre se leva.

Ils échangèrent une solide poignée de mains.

Le Franciscaïn ouvrit la porte. Le secrétaire était là.

– Dois-je envoyer des hommes pour reconduire le curé ?

– Inutile, dit IXE-13, il sait où aller.

– Y a-t-il des ordres, à propos de lui ?...

– Non, dit IXE-13, je calcule que c'est un de mes meilleurs détenus.

– Ah !

– C'est un travaillant, plein de courage. Je vais demander qu'on l'affecte à un commando plus serviable. Vous savez qu'on a besoin de main d'œuvre.

– Peut-être est-ce une bonne idée, général.

Et IXE-13 retourna à son bureau.

Maintenant il n'avait plus à hésiter.

Il allait partir du camp de concentration de plus tôt possible et seul.

C'était là, l'unique solution.

VI

IXE-13 sonna son secrétaire.

– Faites venir le capitaine Vladrick.

– Bien, général.

Dix minutes plus tard, le capitaine parut.

– Asseyez-vous, capitaine.

– Merci.

– Vous désirez me voir, général. Y a-t-il quelque chose de spécial ?

– Oui, je voudrais que vous preniez la charge du camp durant mon absence.

– Votre absence ?...

– Parfaitement, je dois m'absenter environ pour une semaine. Je veux me rendre jusqu'à Berlin.

– Quand partez-vous ?...

– Demain.

– Très bien, général. Soyez certain que tout marchera à merveille durant votre absence.

L'entrevue était terminée. Le capitaine se leva et sortit du bureau.

IXE-13 savait fort bien qu'il n'aurait aucune difficulté à gagner la France, mais pour retourner ensuite en Angleterre, ce serait probablement plus dur.

Le même soir, IXE-13 préparait sa valise sans oublier d'y mettre son fameux journal.

Le lendemain matin ce n'est pas sans un soupir de soulagement qu'il franchissait la porte du camp où il avait vécu des heures qui resteraient à jamais gravées dans sa mémoire.

Il se dirigea vivement vers la gare et monta dans un train qui prenait route vers la frontière.

Quelques heures plus tard, grâce à ses papiers en règle, IXE-13 n'avait aucune misère à pénétrer en France inoccupée.

Le capitaine Vladrick entra vivement dans le bureau du général.

Voyant qu'il n'était pas là, il sonna son secrétaire.

– Le général est-il parti ?

– Oui, il y a environ dix minutes.

– Il faut le rejoindre. Il a oublié de signer des papiers de toute première importance.

– Quels papiers ?...

– Mais ceux que j'ai mis sur son bureau ce matin en rapport avec la nourriture du camp. S'il ne signe pas nous ne recevrons pas de nourriture.

– Capitaine, en son absence, c'est vous qui avez tous les droits.

– Je sais, je sais, mais pas pour signer ces papiers. Il faut absolument la signature du général. À quelle heure le train partait-il pour Berlin ?

– Dans une heure seulement.

– Alors, triple imbécile, qu'est-ce que vous attendez pour aller à la gare ?

– Excusez-moi... j’y cours...

Le secrétaire sortit précipitamment.

Il monta dans un camion et se fit conduire à la gare.

Il alla s’informer au gardien :

– Vous n’avez pas vu le général ?...

– Le général ?... quel général ?...

– Le général du camp, imbécile.

– Connais pas.

– Il est facile à reconnaître, il porte une grosse barbe épaisse.

– Oui, oui, je me souviens. Il est parti il y a une demi-heure environ.

– Mais où peut-il être allé, il n’a pas pris le train de Berlin ?

– Non, il a pris le train qui se dirigeait vers la frontière.

Le secrétaire partit en trombe et revint dans son camion.

Le capitaine l’attendait avec impatience :

– Eh bien ! où est le général ?...

– Parti.

– Comment cela ?...

– Le général n'est pas monté dans le train en route pour Berlin... il s'est dirigé vers la frontière.

– Vous devez faire erreur, c'est lui qui m'a dit... il avait rendez-vous avec les autorités.

– Le chef de gare l'a reconnu, il n'y a pas eu d'erreur.

Le capitaine se gratta la tête :

– Cette affaire me tracasse, je vais télégraphier à Berlin.

Une heure se passa.

Enfin la réponse du télégramme arriva :

– Il y a confusion. Général n'avait pas rendez-vous. Faisons enquête.

Le capitaine déchira le papier d'un geste rageur.

– Bizarre... il y a certainement quelque chose de louche là-dessous.

Le secrétaire sursauta :

– En parlant de quelque chose de louche, j’ai remarqué quelque chose hier...

– Quoi ?...

– Vous savez, le curé... le Franciscain... eh bien ! le général a eu une entrevue avec lui... une entrevue amicale que j’oserais dire...

L’abbé Lafond fut mandé sur-le-champ.

Il entra dans le bureau du capitaine, surpris de ne pas y apercevoir IXE-13.

– Monsieur le curé, dit le capitaine très poli, vous avez eu une entrevue avec le général, hier ?...

– Oui, capitaine.

– En quoi consistait cette entrevue ?...

– Oh ! presque rien...

– Parlez.

– Je regrette, mais l’entrevue que j’ai eue avec le général a été confidentielle et il m’a dit de n’en pas souffler mot.

Le capitaine s'avança et donna une gifle retentissante au ministre de Dieu.

– Vas-tu parler ?...

– Non, à moins que le général lui-même ne me dise de le faire.

– Très bien, vous refusez d'obéir à mes ordres, vous serez puni en conséquence. Retournez à votre travail. Nous aviserons ce soir.

Le prêtre sortit très digne.

Enragé, le capitaine envoya des télégrammes partout.

– Le général Herman Leptzeg a eu entrevue bizarre avec un détenu. Général disparu. Il faut le retrouver. La description suit.

Bientôt une réponse arriva :

– Le général a franchi la Frontière. Il est passé en France occupée.

Le capitaine envoya immédiatement ses ordres :

– Recherchez-le, et emmenez-le de force, s'il le faut.

Le même soir, on retira l'abbé Lafond des rangs des détenus.

Il fut immédiatement dépêché vers l'infirmerie.

Il savait ce qui l'attendait. Le médecin du camp tenta de le faire parler, mais inutilement.

Le pauvre prêtre servit à des expériences atroces et mourut quelques jours plus tard dans les pires souffrances.

Un détenu qui travaillait à l'infirmerie et qu'IXE-13 a rencontré par la suite affirma lui-même que le prêtre, même durant les moments les plus terribles de son martyre n'avait pas desserré les lèvres.

Il avait promis de tenir sa conversation cachée comme le secret d'une confession et il avait tenu promesse comme un véritable héros.

En arrivant en France occupée, IXE-13 s'était tout de suite dirigé vers le petit village de B... où habitait monsieur Vadeboncœur.

Monsieur Joseph Vadeboncœur était justement

l'homme que Sir George avait ordonné de rencontrer une fois sa mission terminée.

Le Français demeurait sur une terre à un mille du village.

IXE-13 arriva à la ferme.

Ses habits d'officier nazi le faisait respecter de tous les gens qu'il rencontrait.

– Il y a quelqu'un ici ? demanda-t-il en entrant dans la cuisine.

Une femme parut.

– Monsieur ?...

Elle sursauta en voyant le costume de l'espion.

– Oh !... excusez... qu'est-ce que vous voulez... vous devez vous tromper, monsieur l'officier, il n'y a que mon mari et moi qui habitons cette maison.

– Mais laissez-moi parler, madame. Je veux justement voir votre mari...

– Vous mentez, madame, et ce n'est pas bien. Votre mari est dans le champ, j'ai aperçu son chapeau tout à l'heure.

– Ah !

– Allez le prévenir que le général Leptzeg désire lui parler immédiatement.

La femme sortit. IXE-13 la surveilla par la fenêtre. Elle parla durant quelques secondes à son mari.

Soudain, ce dernier sembla comprendre.

Il partit en courant en direction de la maison.

C'est vous, le général Leptzeg ? demanda-t-il en regardant IXE-13.

– Oui, monsieur Vadeboncœur.

– Tout marche à merveille. Suivez-moi à l'arrière.

Ils passèrent dans une autre pièce. Là, le cultivateur pesa sur un bouton. La bibliothèque qui ornait le mur tourna sur elle-même laissant voir un escalier.

– Descendez.

IXE-13 passa le premier. On voyait de la lumière en bas.

L'espion canadien fut surpris de la magnifique

installation que possédait Vadeboncœur.

Un télégraphe de premier ordre ornait une table.

Un homme y était assis prêt à prendre les messages.

Il se retourna et sembla surpris de voir IXE-13, mais il se rassura aussitôt en voyant qu'il était accompagné de Vadeboncœur.

– Asseyez-vous, fit le fermier.

– Alors, c'est vous... le fameux général ?... Vous êtes resté longtemps au camp, mon ami.

– Quinze jours. Mais laissez-moi tout d'abord vous poser une question.

– Allez-y.

– Comment se fait-il que vous ne soyez pas plus prudent que cela ? Je pourrais très bien être un véritable nazi.

– Non, car voyez-vous, mon nom n'est pas Vadeboncœur. Seuls les véritables amis connaissent ce nom de Vadeboncœur, vous comprenez ?

– Oui, oui.

– Si vous aviez dit à ma femme que vous cherchiez monsieur Vadeboncœur, elle aurait tout de suite compris.

Il y eut un petit silence entre les deux hommes.

Puis Vadeboncœur dit :

– Je crois que vous êtes arrivé à temps.

– Comment cela ?...

– On vous recherche partout.

IXE-13 sursauta :

– Moi ?

– Mais oui, on a dû s’apercevoir du subterfuge. Mon télégraphiste a capté des messages qui demandaient d’arrêter coûte que coûte le général Leptzeg.

Joseph dévisagea IXE-13.

– Tout d’abord, je crois que si vous vous coupez simplement cette barbe-ci, personne ne vous reconnaîtrait.

– Vous avez parfaitement raison.

– Suivez-moi, je vais vous montrer la chambre que vous allez habiter durant quelques jours.

– Une chambre, ici, dans le souterrain.

– Oui, j’ai six pièces en tout.

– C’est une véritable maison ?...

– Presque.

La chambre n’était pas moderne, mais elle était propre et semblait confortable.

Le Français alla chercher une paire de ciseaux et un rasoir.

IXE-13 fit sa toilette. La barbe le changeait tellement que Vadeboncœur ne le reconnût pas.

– Je croyais avoir affaire à quelqu’un d’âgé, mais vous êtes encore jeune.

– Oh, je vieillis comme tout le monde. Les quinze jours que j’ai passés là-bas m’ont fait vieillir de quinze ans, je crois.

L’espion ne donna pas d’autres détails.

Deux jours passèrent.

Vadeboncœur se montrait gentil, aimable, hospitalier, mais jamais il ne parlait à IXE-13 de son futur voyage.

Un matin cependant, il entra dans la chambre de notre héros.

– Vous pourrez partir dans quelques heures, si vous le désirez.

– Bien.

– Tout d’abord, j’ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. On ne recherche plus le général Leptzeg.

– Comment cela ?...

– Nous nous sommes mis en communication avec les autorités pour leur faire savoir que vous étiez maintenant en sûreté. Ils ont aussitôt annoncé la nouvelle que Leptzeg était retenu prisonnier en Angleterre. Les Allemands doivent en perdre leur latin.

– Je vais dire comme vous.

– Donc, pas de crainte de ce côté-là. Deuxièmement, un journaliste de mes amis a été tué avant-hier. Tous ses papiers sont en règle. Il

avait le droit de circuler en zone libre comme occupée. Les Allemands croyaient qu'il travaillait pour eux, vous comprenez ?...

– Oui.

– Maintenant il ne nous reste qu'à changer la photo sur le passeport et tout sera dit. Ensuite, vous savez où aller ?...

– Oui.

Un quart d'heure plus tard, Vadeboncœur lui-même photographiait IXE-13.

Bientôt, porteur de sa petite valise, notre héros quittait la maison où il avait joui d'une si grande hospitalité.

Il avait sous le bras sa petite valise contenant des vêtements et son fameux journal.

En arrivant en France libre, IXE-13 devait retrouver le colonel Mailloux.

Mais où se trouvait-il dans le moment ?

Le service secret était pratiquement anéanti et les membres travaillaient en cachette.

IXE-13 se rendit à deux adresses que lui avait

données Sir George, mais là, pas de nouvelles du colonel.

– Je vais être obligé de trouver moi-même un moyen de gagner l'Angleterre.

La tâche n'était pas facile.

Il réfléchissait à tout ça sans trouver de solution.

IXE-13 était assis à une table dans un cabaret presque vide et se posait l'éternelle question :

– Comment retourner là-bas ?

Soudain, il sentit quelqu'une lui toucher le bras.

– Pardon monsieur, ne vous ai-je pas déjà rencontré ?...

IXE-13 se retourna :

– Non, vous devez faire erreur...

– Peut-être... pourtant, votre figure...

IXE-13 avait beau se rappeler, il ne se souvenait pas d'avoir vu cet homme.

Sans être invité, l'homme avait pris place à la

table de l'espion...

– Attendez... attendez... je crois me souvenir.

– Ah !...

– Vous ne seriez pas un ami de Marius...

– Marius ?...

– Marius Lamouche, un de mes amis... je ne l'ai pas vu depuis longtemps... oui, oui, plus je vous regarde.

IXE-13 avait saisis le bras de son compagnon :

– Vous ne vous trompez pas, je suis un ami de Marius...

– Bon, bon, je sais maintenant où je vous ai rencontré. Vous rappelez-vous, il y a longtemps, vous êtes venu louer une chaloupe avec Marius...

IXE-13 se souvenait.

C'était à sa première mission. La première rencontre avec le brave Marseillais.

– Eh bien, c'est moi qui habitais la maison voisine de la sienne.

– Ah, bon, j'y suis maintenant.

– Vous avez revu Marius depuis ce temps-là...

– Oui, quelques fois, il est en Angleterre, présentement. Mais quel est votre nom, déjà ?...

– Jacques Fallot... vous vous souvenez ?...

– Oui.

IXE-13 ne se souvenait pas, mais c'était préférable de dire oui.

– Vous voulez aller là-bas... ce brave Marius... moi aussi j'aimerais le revoir...

– Vous ne connaissez pas un moyen que nous pourrions prendre pour traverser la Manche ?...

– Eh bien, je crois qu'il y en a un... vous savez nager...

– Oui, mais j'ai déjà pensé traverser la Manche à la nage, mais j'y ai renoncé.

– Il ne s'agit pas de ça. Avez vous déjà entendu parler des corsaires...

– Ça, c'est de la vieille histoire. Ceux qui pillaient les bateaux ?

– Justement. Ce n'est pas de la vieille histoire, il y en a encore.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Tous les jours des bateaux sont coulés sur la Manche. Eh bien, il y a des hommes qui font des recherches sur les épaves. Nous pourrions entrer dans une de ces bandes. Nous traverserions plus de la moitié de la Manche en chaloupe. Nous ferions l'autre à la nage.

– C'est votre seul moyen ?...

– Je le crois.

IXE-13 venait de saisir la vérité. Fallot était l'un de ces corsaires.

On l'accepta sans presque le questionner.

Deux jours se passèrent. IXE-13 restait toujours en communication avec Fallot.

– Ce soir, nous allons tenter un coup, dit-il. Quatre bateaux ont été coulés hier. Presqu'au milieu de la Manche... si les avions ne se montrent pas, c'est notre chance.

Le même soir, IXE-13, Fallot et deux autres hommes qui ressemblaient à des chenapans s'embarquaient dans une grosse chaloupe. IXE-13 ramait. Fallot avait pris la direction du groupe.

Il ordonnait à IXE-13 de filer tout droit vers les côtes de l'Angleterre.

L'un des hommes murmura au bout d'un certain temps.

– Il y a longtemps que nous sommes sur l'eau, Jacques. Pour moi, tu t'es trompé de direction.

– Je ne crois pas.

Fallot fit un signe d'intelligence à IXE-13.

– Attendez, je vois quelque chose, dit ce dernier.

Il se pencha. Fallot l'avait imité. Pendant le voyage, les deux hommes s'étaient déchaussés.

IXE-13 plongea à l'eau, tenant à la main sa petite valise.

Fallot fit de même.

– Jacques...

– Oui ?...

– Approche-toi de moi, je puis à peine nager avec cette valise.

– Que voulez-vous que je fasse ?...

L'espion lui montra de la corde.

– Il faut que tu réussisses à me l'attacher au dos.

Après de longues minutes de travail, il réussit.

Ils n'avaient plus que le quart du chemin à faire.

– Hé, Patrick ?... Il y a quelqu'un de couché... regarde.

Les deux gardes-côtes s'avancèrent. Ils aperçurent deux hommes étendus sur la berge. Ils se portèrent à leur secours.

– D'où venez-vous ?...

– De France...

– Vous avez nagé tout ça...

– Non, non, nous vous expliquerons plus tard... nous avons faim et froid.

On les mit à l'abri et on leur donna à manger.

Comme vous l'avez deviné, les deux rescapés n'étaient nul autres qu'IXE-13 et Fallot. Bientôt

ils eurent repris leurs forces. Mais les gardes-côtes ne voulurent pas le laisser partir.

C'étaient peut-être des espions ?

IXE-13 dut se mettre en communication avec les autorités pour ravoir sa liberté. Deux jours plus tard, il rencontrait Sir George dans une maison basse d'un quartier pauvre de Londres.

– IXE-13, enfin. J'ai attendu votre retour avec impatience.

IXE-13 s'avança vers Sir George.

– Sir George, je vais vous demander une grande faveur.

Tout ce que vous avez entendu dire sur les camps de concentration n'est rien à comparer à ce que j'ai vu.

– C'est vrai ?...

– Oui, jamais vous ne pouvez deviner ce qu'endurent les nôtres. Aussi, je vais vous demander en grâce de ne jamais lire ce que j'ai écrit.

– Mais votre mission...

– Oh, je sais, mais je ne l’ai pas accompli inutilement. J’en ai appris plus dans ces quinze jours que dans tout le reste de ma carrière. Aussi je suis prêt à vous remettre le journal après en avoir fait une copie, mais ne le lisez pas.

– Pourquoi ?...

– Tous ceux qui liront ce journal seront sans doute un peu démoralisés. Vous comme les autres. Les soldats auraient peur de se battre à cause des camps...

– Je commence à comprendre.

– Lorsque la guerre sera terminée, il sera temps de faire éclater la vérité.

Sir George tendit la main à IXE-13.

– Mes félicitations pour votre mission accomplie. Malgré la tentation que j’en ai, je ne lirai pas votre journal avant la fin de la guerre.

– Merci, Sir, maintenant, dites-moi, où demeurent mes amis.

– Vous avez hâte de voir Gisèle et Marius ?...

– Oui et j’ai un nouveau compagnon.

– Voici leur adresse. Prenez un bon repos. Je vous ferai parvenir des ordres pour votre future mission.

Quelle sera cette future mission ? Que deviendra Fallot ?

Ne manquez pas les prochaines aventures de l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 274^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.